L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par les Times-Picayune Publishing Co., 115 Poydras Building, New Orleans, Louisiana, U.S.A.
Par semaine \$2.00
Par mois \$5.00
Par an \$50.00

LE PROBLEME DE LA DEFENSE NATIONALE

Il est pénible d'avoir à poser le problème de la défense d'un pays après une guerre victorieuse. La tâche de l'Assemblée Nationale, lorsqu'elle étudia et vota la loi de 1872, était plus aisée que la nôtre. La France, toute, d'une armée suffisante, et suffisamment commandée, était battue, rançonnée, démembrée; l'opinion publique se trouvait donc toute préparée à l'idée du service militaire obligatoire universel.

Aujourd'hui, après l'effort surhumain fourni par les combattants de puis 1914, après qu'on a revu que cet effort aboutirait à la paix véritable, il est dur de se résoudre à maintenir sous les armes des centaines de mille hommes. On accepta plus facilement le service de cinq ans en 1872 qu'on admet le service de dix-huit mois en 1922.

Prenez bien garde d'oublier, en commençant d'étudier le problème, qu'il est infiniment plus complexe qu'on ne l'imagine. La "défense nationale" n'est pas seulement la défense de la France, c'est encore la défense de l'empire français. Il ne s'agit pas uniquement de mettre les côtes et les frontières terrestres de nos 500,000 kilomètres carrés à l'abri d'une attaque, il faut encore protéger les 10 millions de kilomètres carrés de l'empire. Bien mieux; la défense du territoire national comme la défense des colonies ou pays de protectorat n'est possible que si une liaison aisée, constante, est assurée et maintenue entre la métropole et son domaine. D'où le triple aspect du problème colonial, maritime et métropolitain. Si la France veut pouvoir se défendre en cas d'attaque, il faut lo que son armée métropolitaine soit organisée de façon à donner le maximum d'efficacité en temps de guerre pour un minimum d'effort en temps de paix; 2° que son armée coloniale, tout en assurant la garde ou la pacification des territoires où elle vit, soit susceptible de fournir, en temps de guerre, un renfort redoutable à l'armée métropolitaine, et allège dès le temps de paix le fardeau militaire qui pèse sur la population française; 3° que le passage par mer soit, en tout état de cause, assuré à l'armée coloniale pour venir en Europe, comme aux éléments de l'armée métropolitaine qu'on jugerait nécessaire d'envoyer aux colonies.

C'est donc le problème entier de la défense nationale qu'on a traité hier à Washington et qu'on traitera demain à la Chambre. La France pouvait, à la rigueur, accepter la réduction de sa flotte de haut bord. Elle ne pouvait pas admettre la réduction de son armement sous-marin qu'on prétendait lui imposer. C'est été se livrer pieds et poings liés à un adversaire mieux pourvu qu'elle-même d'unités de gros, moyen et faible tonnage. Et je signale au passage toute la duperie des chiffres admis à Washington. C'est un leurre de croire que les 175,000 tonnes de navires cuirassés qu'on veut bien nous autoriser à conserver, alors que l'Angleterre en garde plus de 500,000, nous plaçant en face de nos alliés dans le rapport de 1 à 3. C'est un peu comme si on prétendait que la flotte des bateaux à trois ponts de Nelson serait de taille à lutter aujourd'hui contre une flotte moderne de tonnage égal. La vérité est que les "capital-ships" anglais, beaucoup plus récents, construits par les chantiers navals britanniques alors que, dans nos propres chantiers, nous fabriquions des canons et des obus pour l'armée anglaise, la vérité est que les cuirassés anglais sont plus rapides, mieux protégés, mieux armés que les cuirassés français, que la portée de leurs canons, le poids de leurs projectiles, leur vitesse et leur cuirasse en font des adversaires devant lesquels, malgré tout le courage de nos marins, les nôtres succomberaient fatalement. En fait, à l'heure actuelle, une lutte des flottes cuirassées française et anglaise ressemblerait à la lutte des artilleurs français et prussiens en 1870. C'est tout dire. Dans ces conditions, la construction d'une flotte sous-marine suffisante pour assurer la sécurité de nos relations avec nos colonies, et particulièrement la sécurité de notre route vitale, la Méditerranée, est une nécessité absolue.

L'armée coloniale a rendu à la France, durant la guerre, les plus admirables services. Nous souhaitons, aujourd'hui, l'organiser de telle sorte qu'on puisse l'utiliser demain en cas de conflit, qu'on puisse dès maintenant s'en servir pour alléger les charges militaires de la métropole, pour faire pression sur l'ennemi qui cherche à éluder ses engagements, enfin pour maintenir l'ordre dans les colonies et les défendre éventuellement.

Buts très clairs. Mais nous ne pouvons nous contenter d'envisager le seul point de vue militaire de l'utilisation des colons. Il ne s'agit pas seulement de réunir des indigènes en corps de troupes et de les amener en France, comme on nous y invite dans le projet de loi actuellement soumis aux Chambres. Il faut encore se demander quelles conséquences économiques, politiques, psychologiques, cette utilisation des indigènes ne manquera pas d'avoir.

On prévoit pour l'armée de demain un effectif total de 690,000 hommes, dont 207,000 indigènes (107,000 Nord-Africains, 100,000 colons), plus 10,000 étrangers pour 473,000 Français. C'est là un chiffre considérable; le gouvernement avait d'ailleurs demandé tout d'abord 300,000 indigènes à la Commission de l'armée. D'après le projet en étude, 334,000 Français seraient en France avec 34,000 Nord-Africains et 27,000 indigènes colons.

A l'heure actuelle, notre armée indigène s'élève à 207,000 hommes, dont 122,000 Nord-Africains. De l'avis des spécialistes, c'est beaucoup. Je crois, pour mon compte, que ce serait une grave erreur de pousser, comme certains le conseillent, à l'intensification du recrutement des indigènes. Erreur économique à n'en pas douter. Au moment où nos colonies ont plus que jamais besoin de main-d'œuvre, il serait regrettable de leur enlever par centaines de mille les meilleurs, les plus vigoureux de leurs jeunes hommes. Erreur psychologique et politique en second lieu. Il n'est pas sans inconvénients de mettre en contact, sans "préparation" de part et d'autre, des colons et la population de la métropole, qui ne les connaît pas. Les ouvriers indigènes qui, pendant la guerre, sont venus travailler en France inquiètent, depuis qu'ils sont rentrés chez eux, les métropolitains des colonies. Pour diverses raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, leur mentalité a changé du tout au tout depuis leur voyage, et, au lieu de l'évolution lente, progressive, nécessaire, basée sur un enseignement bien compris, qui les aurait peu à peu rapprochés de nous, jusqu'au moment où on aurait pu leur accorder sans danger tous les droits légitimes, on les a jetés brusquement, d'un coup, dans une révolution véritable, à laquelle leurs esprits, mal préparés, ne résistent que difficilement. Il y a donc un inconvénient indéniable à avoir une armée coloniale trop importante et à lui faire tenir garnison en France ou dans les territoires rhénans.

Quant au service militaire auquel on entend soumettre les Français, à la durée de ce service, au nombre d'hommes qu'il convient de garder sous les drapeaux, j'avoue qu'il m'est bien difficile de dire ce qu'il convient de faire. J'ai l'impression qu'en présentant d'abord un projet de loi sur le recrutement de l'armée, on a un peu mis la charrue avant les bœufs.

Que diriez-vous d'un industriel qui, brusquement, embaucherait dix mille ouvriers avant de savoir exactement à qui il les emploiera? Le problème est un peu le même. Avant de recruter l'armée, il faut l'organiser. Il faut avoir un programme précis de "matériel" et n'appeler que les hommes nécessaires à l'utilisation de ce matériel.

Nous avons tous la ferme espoir que la guerre ne recommencera pas, nous sommes décidés à faire plus que le possible pour cela; mais nous savons qu'une guerre, demain, serait, plus encore qu'hier, une guerre de nation contre nation, où la totalité des forces vives de chaque peuple devrait être mise en œuvre; nous savons aussi que la machine, la science, y joueraient un rôle plus important encore qu'en 1918; nous savons que les victorieux seraient ceux qui auraient le mieux adapté la science et la machine à la guerre, le mieux préparé la transformation automatique et intégrale de la nation, ruhe pacifique, en organisme de défense et d'attaque.

Dans ces conditions, il ne paraît pas logique de discuter et de voter d'abord une loi sur le recrutement. Il importe avant tout, en tenant compte des nécessités de notre politique étrangère et de nos possibilités financières, de discuter et d'adopter les lois d'organisation de l'armée. Quand le Parlement aura voté ces lois, quand les lignes générales de la défense nationale auront été tracées, quand on se sera mis d'accord sur l'organisation de l'armée en temps de paix, de la nation et de l'empire en temps de guerre, quand les rôles de la marine, de l'armée de terre, de l'armée de l'air auront été définis et le matériel nécessaire précisé, quand on se sera définitivement mis d'accord sur la préparation sportive, les cadres et l'avancement, l'Etat-major, les chemins de fer, l'intendance, le service de santé, etc., le gouvernement viendra devant le Parlement et lui dira: —Vous avez voté un programme de défense que vous considérez comme un programme minimum. Donnez-moi, maintenant, pendant le temps minimum, le nombre minimum d'hommes nécessaires pour que je le réalise.

Il sera temps, alors, de discuter de la loi sur le recrutement et des contre-projets, puisque alors seulement

on connaîtra le chiffre des soldats indispensables au fonctionnement de l'"usine".

ANDRÉ FRIBOURG, député, Secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

Le Sang de Corneille

On annonce de tous côtés que la glorieuse lignée des Corneille vient de s'éteindre, dans la personne de Mme veuve Favier, "qui était la seule descendante en ligne directe de Pierre Corneille." Cette dame est morte à Carpentras, âgée de 79 ans. Il paraît qu'elle assista, il y a quelques années, en qualité de plus proche parente de l'illustre poète, aux fêtes données par la Comédie-Française en l'honneur de Pierre Corneille. Ces indications sont un peu vagues; un sérieux tableau généalogique ferait mieux notre affaire, qui établirait comment cette dame se rattachait directement à Corneille.

Mme Favier assista à ces fêtes à l'époque où l'on inaugura la statue de Corneille, sur la place du Panthéon, elle dut y rencontrer une autre personne de son âge qui se disait également arrière-petite-fille du poète et sa seule descendante directe. Celle-ci se nommait Mme Desraines-Corneille, et comme bon sang ne peut mentir, elle faisait aussi des tragédies. Elle est morte heureuse avec les palmes.

Parmi les souscriptions apportées au monument d'Alloard qui devait être élevé pour le troisième centenaire de Corneille, on en relevait deux qui étaient ainsi libellées: "Mme veuve Pierre-Remy Corneille, en souvenir de son mari, 200 francs."

"Mme Henry Fauchet et Mme la baronne de Pouget, arrière-petites-filles de Pierre Corneille, 500 francs."

Nous quittons avec ces noms le domaine de la légende ou de l'imagination; nous avons bien là de véritables descendantes du poète. Et comme elles vivent encore peut être, ou que vraisemblablement elles ont laissé une postérité, nous pouvons être rassurés sur la glorieuse lignée des Corneille, qui ne descend pas à la tombe avec l'honorable dame de Carpentras.

Essayons de mettre un peu d'ordre dans ces candidatures généalogiques. Pierre Corneille a eu comme enfants: Marie; un fils, lieutenant de cavalerie, tué à la bataille de Douai; Pierre de Corneille, gentilhomme ordinaire du roi; Thomas, abbé d'Aigueville.

Pierre, gentilhomme du roi, eut un fils, Pierre-Alexis, dont Thomas était le tuteur, qui eut une fille, Marie-Anne, protégée par Lamoignon de Malesherbes, et un fils, Claude-Etienne, reçu par Voltaire à Ferney, et marié à Marie-Rose Béranger.

Entre autres enfants, Claude-Etienne eut une fille, Jeanne-Marie, pensionnée par Louis XVI et la Comédie-Française. Louis-Ambroise, fils de Claude-Etienne, a eu huit enfants, dont Pierre-Alexis né en 1792, député au Corps législatif, mort en 1868, et de qui descendent Mmes Henry Fauchet et la baronne de Pouget.

Marie, fille de Corneille, épousa Félix Guénébaud de Bois-le-Comte et, en secondes noces, Jacques de Farcy, dont une fille Françoise de Farcy épousa un de Corday, grand-père de Charlotte Corday.

Les Corneille n'ont jamais été riches de d'honneur. En 1760, les comédiens s'apercevaient qu'un descendant de Corneille était dans le besoin; ils organisèrent une représentation à son bénéfice et lui écrivaient: "Nous sommes inconsolables d'avoir ignoré jusqu'à cette heure qu'il existait un petit-neveu du célèbre Corneille; cette nouvelle a flatté notre sensibilité." La représentation rapporta 50,000 francs.

Lekain note dans ces souvenirs que ce fut par cet acte que Voltaire apprit qu'une petite-nièce de Corneille languissait dans un état indigne de son nom. Il l'appela à Ferney et lui constitua comme dot le produit du Commentaire des tragédies de Corneille. Il adopta également une Marie-Françoise Corneille.

Napoléon ne serait pas en reste d'admiration et de reconnaissance à l'endroit des descendants du grand tragique. On trouve aux Archives nationales un projet de décret accordant à la demoiselle Catherine Corneille, fille de Louis-Ambroise, et à la demoiselle Marie-Alexandrine, fille de Jean-Baptiste Antoine, une pension viagère.

Quelle parenté existe entre l'une des demoiselles Corneille adoptées par Voltaire, et la demoiselle Catherine dotée par Napoléon? Le neveu de la Dame qui avait souscrit sous ce nom: "Mme veuve Pierre-Remy Corneille", M. Pierre Eugène Corneille, tuteur à Pécamp a répondu à cette question: "Louis-Ambroise Corneille, petit-fils de Pierre Corneille, était mon bis-aïeul. Catherine Corneille était la sœur de mon grand-père et par conséquent ma grand-tante. Elle avait 19 ans au moment du projet de décret de Napoléon. Elle est morte vieille fille, à Paris, en 1876. Marie-Alexandrine Corneille était aussi ma grand tante à la mode de Bretagne. "Quant à Marie-Françoise Corneille, dotée par Voltaire, elle ne

descendait pas du grand Corneille, mais d'un oncle de celui-ci, François Corneille, procureur au Parlement. Elle était petite-nièce de Pierre Corneille, mais à la mode de Bretagne, et par conséquent cousine des demoiselles Corneille que Napoléon voulut pensionner. Il se pourrait même que cette demoiselle Corneille, mariée par Voltaire à Dupuits de la Chau, ne s'appelât pas du tout Corneille. Voltaire aurait donc été trompé non seulement sur la parenté exacte, mais encore sur le nom."

Il vient d'être question d'une demoiselle Jeanne-Marie Corneille, pensionnée par Louis XVI, descendante très authentique du poète. En 1825, on avait oublié ses titres à la pension; on lui demanda de le rappeler. Elle expliqua qu'elle était née du mariage arrangé à Ferney par Voltaire entre Claude-Etienne, arrière-petit-fils du grand tragique, et une demoiselle Rose Berger. Ce fut à son profit qu'on publia l'édition des chefs-d'œuvre de Corneille de 1816. Plus tard on songea à lui donner un bureau de tabac, à titre de pension, mais elle devait fournir un cautionnement, et elle était sans ressources. Le matin de la première représentation de Popularité, Casimir Delavigne écrivait au Duc d'Orléans: "C'est un soldat qui, le jour d'une bataille, vient réclamer vos bonnets en faveur de la petite-fille de son général." Quelques heures plus tard, la pension était accordée, et la petite-fille de Corneille pouvait espérer finir ses jours rue Montmartre, 68, marchande de tabac.

Sur la postérité de Claude-Etienne, une descendante de Corneille, Mme Jeanne Havé, née Jeanne-Marie Corneille, nous a adressé ces détails complétaires: "Louis-Ambroise, fils de Claude-Etienne, arrière-petit-fils de Corneille, a eu huit enfants, dont Pierre-Alexis, recteur d'académie et député au Corps législatif. Il était mon grand-père, qui a laissé trois enfants: une fille et deux fils.

"L'aîné, Remy-Pierre Corneille (mon oncle), député, puis greffier en chef à la Cour des comptes. Le cadet, Auguste-Pierre Corneille (mon père), président du tribunal et de la chambre de commerce de Fécamp. Pierre Remy a laissé une fille, Adrienne-Céline Corneille, mariée à Henry Fauchet, conseiller général à Navarre-Evreux (en 1905). Auguste-Pierre a eu deux enfants: Jeanne-Marie Corneille, mariée à Antoine Havé, à Saint-Saens (Seine-Inférieure), et enfin Eugène-Pierre Corneille (mon frère), publiciste à Bernay, le dernier des descendants de Corneille.

"Si celui-ci meurt sans postérité, ajoutait notre correspondante, la descendance de Corneille est absolument finie et éteinte à jamais."

Nous ne rencontrons pas dans ce voyage à travers la généalogie des Corneille, Mme veuve Favier, qui vient de mourir à Carpentras. Mais les problèmes généalogiques ont leur mystère, ou tout au moins leurs surprises.

Puis, craignons les enterrements prématurés. Nous avons eu des représentants de la famille Corneille pendant trois siècles, nous en aurons encore. Quand il s'agit de telles gloires, le dernier descendant n'est jamais de dernier.

GEORGES MONTORGUEIL.

MORT DE P. MOUNET

Paul Mounet est mort, dans un grand soupir, sans qu'il ait paru comprendre que son cœur éprouvât à se lever de battre. Hier, il se donnait encore à toutes les habitudes quotidiennes qui occupaient son existence; il était allé au Théâtre-Français qu'il continuait de servir ainsi qu'un soldat dédaigneux de l'intrigue et des ingratitude; sa voix avait quelques instants dans sa loge qui avait été celle de son frère et qui demeurait pleine du souvenir de Sully. On l'avait vu ensuite au café, entouré d'amis et d'élèves. Il savait l'étendue de son mal. Déjà, il avait senti les affres de la fin. On lui disait de prendre du repos, de suivre un régime, que des natures comme la sienne résistent longtemps à tous les maux humains, à la condition d'être mises au régime ordonné par les médecins. Mais il restait, avec un entêtement hautain, un homme joyeux, ironique et résigné, un bon vivant enfin, car des hommes de sa trempe ne font point de ces concessions.

C'était un grand cœur et un très grand artiste. Longtemps, il vécut dans le culte et comme dans l'ombre de son frère, Mounet-Sully. Mais il ne fut, dans ses rôles, ni moins noble, ni moins beau. Tout ce qu'il faisait au théâtre, les deux Mounet le marquaient d'une empreinte magnifique. Ils étaient le style même. Nul n'a représenté Don Diègue, le vieil Horace, Burrhus, Don Salluste, Ruy Gomez de Silva, Iago comme Paul Mounet. Nul ne l'a égalé, et qui le remplacerait? On peut dire qu'il servait le théâtre avec des sentiments qui semblaient d'une autre époque. Quand il reconnaissait dans un camarade qui se confiait à lui la foi et les dons, il ne comprenait pas qu'il souffrait de déceptions et de découragement. Il lui disait: "Fais ce qu'on te demande. Sers la maison!" Et toute sa vie, il servit ainsi la Maison de Molière.

Il fut beau d'une beauté éclatante. Quand il jugeait qu'un acte était bas, il disait: C'est laid. Et quand il connaissait qu'un homme était méchant, petit et vulgaire, il lui disait aussi: Vous êtes laid! C'était le critérium qu'il appliquait aux choses avec un cœur de héros et d'enfant! Tout ce qu'il avait gagné, il le donnait et tout ce qu'il possédait, il souhaitait de le donner. Il avait une façon de dire: "Tu le veux? Prends," que tous ses élèves ont entendue. De telles vies n'enrichissent pas. C'était un des derniers soucis de Paul Mounet qu'assurer à ses proches une existence paisible. Il pensait donner bientôt sur la scène de la Comédie-Française sa représentation de retraite: Lucien Guiry lui avait promis tout ce qu'il possédait et la Duse devait venir pour lui.

Il n'aura pas eu cette dernière apothéose. Aussi bien ce mot de retraite répugne à de tels hommes. Il jure avec ce qui est le ressort de leur vie. Paul Mounet quitte le monde comme il souhaitait souvent de le faire. Il a eu une existence superbe, riche, droite et probe comme son art et la mort lui est venue ainsi qu'un beau dénouement.—F. B.

il disait: C'est laid. Et quand il connaissait qu'un homme était méchant, petit et vulgaire, il lui disait aussi: Vous êtes laid! C'était le critérium qu'il appliquait aux choses avec un cœur de héros et d'enfant! Tout ce qu'il avait gagné, il le donnait et tout ce qu'il possédait, il souhaitait de le donner. Il avait une façon de dire: "Tu le veux? Prends," que tous ses élèves ont entendue. De telles vies n'enrichissent pas. C'était un des derniers soucis de Paul Mounet qu'assurer à ses proches une existence paisible. Il pensait donner bientôt sur la scène de la Comédie-Française sa représentation de retraite: Lucien Guiry lui avait promis tout ce qu'il possédait et la Duse devait venir pour lui.

Il n'aura pas eu cette dernière apothéose. Aussi bien ce mot de retraite répugne à de tels hommes. Il jure avec ce qui est le ressort de leur vie. Paul Mounet quitte le monde comme il souhaitait souvent de le faire. Il a eu une existence superbe, riche, droite et probe comme son art et la mort lui est venue ainsi qu'un beau dénouement.—F. B.

La Défaite de Ledoux

OU L'INCONVENIENT DU MYSTICISME EN BOXE

Notre éminent collaborateur, Monsieur Jack Belgie, qui nous a décrit si éloquemment les célèbres batailles de boxe, telle que celle de Carpentier et de Dempsey, et plus récemment les exploits de boxeurs, tout aussi intéressants mais d'un second ordre, nous pardonnera l'innocente raillerie que nous lui adressons, ci-dessous, en imprimant un petit article de Louis Latzarus qui a paru récemment dans la Revue Hebdomadaire:

Il m'arrive parfois d'ouvrir le journal l'Auto. J'y vois le portrait de divers héros, qui excellent au football, au cross-country, au tennis, à la course à pied et à la boxe. Et j'y lis généralement les entrefilets qui commencent ainsi: "Dédité aux Latzarus, aux Souday et autres contempteurs des sports." Suit une énumération des titres universitaires qu'a su acquérir tel ou tel champion. Car le journal l'Auto s'entête à me prouver, ainsi qu'à M. Paul Souday, que la pratique des sports ne ruine pas l'intelligence. C'est une peine que je le remercie de prendre, mais dont il pourrait se dispenser. Je connais personnellement un certain nombre de jeunes gens qui sont fort épris du sport et qui ne me semblent pas sensiblement plus stupides que la majorité de leurs contemporains. J'en connais aussi qui me paraissent parfaitement bêtes et fort peu instruits. Mais rien ne m'autorise à penser que c'est le football qui les a rendus tels. Au reste, il ne m'est pas désagréable d'être chaque semaine accusé de mépriser et même de haïr le sport. Il est bon d'avoir une réputation. A défaut d'autre, je tiens à celle-là.

Si je ne craignais de vous lasser, je vous raconterais volontiers comment elle m'est venue. Un jour, M. Henri Desgrange, saisi d'un étrange délire, s'écria: "On tue nos enfants!" Il voulait dire qu'on les accable de thèmes et de versions, et qu'on les force à s'étudier dans les salles d'études au lieu de les faire bondir comme de jeunes lionsceaux—ou tout autre animal que vous choisirez—dans des cours spacieuses et bien plantées. Or, le jour où me parvint le cri de M. Henri Desgrange, j'étais fort occupé à sermonner un jeune garçon que j'ai certaines raisons de surveiller, et qui ne s'était nullement étioilé en étude. Il avait bondi, il avait sauté, il avait détendu ses muscles et élargi ses poumons, mais il avait complètement négligé sa version. J'ai été élevé à une époque où l'on pensait qu'il y a temps pour tout, pour la version d'abord et pour la récréation ensuite. C'est ce que j'avais tenté d'expliquer à ce vigoureux gaillard, et j'espérais quelque effet de mon discours, quand l'article de M. Desgrange me tomba sous les yeux. Aussitôt je saisis ma plume et répondis à cet apôtre: "Hoh! prenez garde! Ne dites pas trop aisément aux jeunes gens qu'on les tue au lycée. Ils n'ont à le croire qu'une tendance trop marquée. Ne leur donnez pas de la version un dégoût supplémentaire. De grâce, épargnez les parents!"

Mais ce terrible homme ne m'entendit point, ou du moins feignit de ne pas m'entendre. Il m'accabla sous d'éloquents homélies, et comme je m'y attendais, m'opposa l'exemple grec. J'eus le tort de n'être pas déconcerté. Justement parce que j'ai fait autrefois plus de versions que de football, fit-il rugby, je connais un peu les Grecs, que je n'admire que médiocrement. C'est depuis ce temps que, désespérant de me convaincre, il me classa parmi les ennemis du sport, et ordonna, sous peine de la hart, à tous ses collaborateurs de l'imiter.

Cela n'empêche point que je ne lise avec piété les comptes rendus des grandes manifestations sportives. Et je n'ai pas manqué d'acquiescer l'Auto pour y trouver le récit du mémorable combat qui mit l'autre soir aux prises un certain Criqui contre un certain Ledoux. La foule, je l'ai lu, "attendait une furieuse bataille," mais "c'est à un drame court, mais terrible, qu'elle assista."

Un drame? Oui, un drame... Le ré-

dacteur de l'Auto en a été bouleversé, et son style porte la marque de son émotion: "Une clameur, écrit-il, une clameur: ce sont eux! Les voici enfin dans ce carré de lumière, entre les cordes, dans ce champ clos dont il faudra bien, cette fois, que l'un d'eux sorte en vaincu."

Et il regarde les champions: "Criqui est pâle et sérieux, sa face est comme émaciée." N'est-il pas un peu trop maigre? Le rédacteur le craint. "Le speaker nous apprend, dit-il avec angoisse, que Criqui a réussi à monter sur la bascule, à 14 heures, au-dessous des 55 kilogr. exigés." J'avoue que je m'habitue malaisément à ces façons d'écrire. Je suppose qu'on veut dire que Criqui pesait moins de 55 kilogr. On ne nous donne pas le poids de Ledoux. Mais, "sous sa courte chevelure frisée," il apparaît "tel qu'avant tous ses grands combats. Il est renfermé." Pourquoi est-il renfermé? Voici:

"Il pense à son combat, il est en lui-même. Presque, je croirais qu'il prie. Il est mystique."

Hélas! il ne s'agit pas d'un boxeur d'être mystique. Tout d'abord, Ledoux bondit. Son adversaire bousculé roule sur le sol. Mais il se relève, et se met en garde. Que fait alors le mystique? Ecoutez:

"Ledoux repart aussitôt, et j'ai, pour lui, l'effroi de le voir venir en toute confiance, le menton en avant, mal protégé derrière une épaule qui ne fait pas rempart."

"Ainsi se suicida Ledoux, n'imaginant peut-être pas qu'il défiait le feu du ciel."

"Car, d'un seul coup, il fut frappé par la foudre."

Ne vous laissez point égarer par ce style presque biblique. La foudre, en la circonstance, c'est Criqui.

"Ce menton, continue en effet le rédacteur de l'Auto, ce menton fut l'occasion de Criqui (sic). Miraculeux pointeur, il toucha le but avec une précision telle qu'au moment même où son poing droit arrivait, Ledoux tombait."

Ledoux tombe, ce mystique. Mais le miraculeux pointeur lui assène, encore sur le menton, un autre coup, du poing gauche, cette fois. Le mystique penche la tête. Aussitôt un autre coup de poing du miraculeux pointeur s'abat sur la cible qui semblait venir à lui. La cible, c'est-à-dire le mystique, tombe et ne peut se relever. Il est vaincu.

Voilà. Le combat a duré une minute vingt-trois secondes. Et la recette a dépassé 375,000 francs. Criqui et Ledoux se sont partagé 150,000 francs. Je penso à la misère de nos laboratoires.

LOUIS LATZARUS.

Le Président Harding

JUGÉ PAR UN AMÉRICAIN

Un ouvrage vient de paraître sous le titre de: "The mirrors of Washington," qui contient des portraits réalistes et quelque peu malicieux des leaders de l'Union. Il nous dépeint, entre autres, le Président Harding. L'image qu'il en esquisse, même si elle contient certains traits quelque peu poussés à la caricature, est curieuse.

Warren Gamaliel Harding est le type achevé de l'homme moderne (Square Head) représentant cette partie de l'Amérique dont le goût artistique se plaît au cinéma et trouve sa pâture intellectuelle dans la presse provinciale. C'est un homme moyen américain, un homme représentatif. Confiant dans les destinées de son pays, partisan acharné de la liberté, de la vertu, du bonheur, de la prospérité, de la loi et de l'ordre, bref, de toutes les institutions établies, il a une horreur profonde de la nouveauté, exception faite des inventions mécaniques, et des produits fabriqués en série par le trust, de qui il tiendra à la fois ses livres de classe, ses nouvelles, son humour concentré et son art de l'écran. Warren Harding est un bon citoyen, l'élu, à la majorité de sept millions de voix, d'un peuple qui a hâte de reprendre haleine, tout en gardant les yeux fixés sur sa propre image. A vrai dire, l'Amérique était lasse de ce train de vie spirituelle et de pensée où elle s'était trouvée plongée avec un Woodrow Wilson; il était temps que l'occupant de la Maison-Blanche cessât d'organiser cette sorte de tension morale dans l'atmosphère de laquelle on vivait; il était temps qu'on se retrouvât enfin entre soi. Or, toute sa vie, Harding a montré une prédilection pour la complète détente d'esprit.

Les discussions vont leur train sur le point de savoir si oui ou non Wilson a été un grand homme. Il ne viendra pas à l'esprit de l'intéressé de voir s'instituer un pareil débat à propos de Harding. Notre Président, dit en effet l'auteur américain, est un modeste, dont on ne connaît que deux vanités: celle de son apparence personnelle et une sorte d'amour propre d'auteur, qui lui permet d'attacher du prix à sa production littéraire. Harding est bel homme, ayant reçu les dons qui viennent encore accuser le charme extérieur: voix sonore, sourire agréable, facilité de parole dont son discours d'entrée en fonction fournit le plus bel exemple. Le dos légèrement voûté, le visage marqué, le lourdeur des yeux attentif, jusqu'à un certain point peut-être, les limites et conséquences de la générosité de la nature à son égard. Sous une apparence aussi flatteuse et placée dans un milieu

favorable, comment ne pas marcher, d'un pas insouciant, vers le succès? Harding est toujours resté à Marion, dont il était l'oracle. C'est une force venant de l'extérieur, les circonstances, les hasards de la vie politique, joints à l'ambition des autres, qui sont venus l'arracher à sa retraite pour l'installer à Washington, au Sénat. Celui qui l'a lancé aurait ainsi décrit la façon dont il le tira de son séjour à Marion. "En pleine période électorale, je me trouvais se chauffant au soleil, en Floride, comme une tortue sur un tronç d'arbre et je dus le pousser dans l'eau pour le faire nager." Pareille chose advenait au moment où Harding se présentait à la présidence. Harding n'est pas de ce genre d'hommes qui aiment le risque et pour qui la vie est une grande aventure. La grande ville et les occasions uniques ne l'attirent pas. Il se plaît dans des endroits agréables comme Marion. Le Sénat, lui aussi, lui parut un endroit fort agréable; il y trouva quelques bons compagnons parmi ceux qui sont le plus éloignés des milieux spécialement intellectuels, compagnons qui lui rappellent son entourage de Marion.

Un de ses amis disait de lui: "Warren est le meilleur homme du monde. Il possède un flair étonnant. Il sait comment faire travailler ses semblables et en retirer le meilleur." L'aiguillon de la concurrence l'arrêment stimulé. Ayant eu à se prononcer à propos de la préparation militaire, il répondit à des journalistes qui lui demandaient s'il était partisan de l'entraînement des officiers de troupe ou des hommes: "Heu! heu!... à la vérité, c'est là un point que je n'avais jamais envisagé." Une déléguée du Sénat étant venue l'interroger sur sa politique financière et n'ayant reçu que des réponses assez vagues, quelqu'un lui demanda: "Mais enfin, n'avez-vous pas examiné cette importante question?" "Mais non, naturellement," répondit Harding. A quoi bon, en effet, avoir un Ministre des finances, s'il faut encore s'occuper de questions fiscales?

Cette disposition d'esprit incline notre Président à accepter et à suivre aveuglément les décisions de son parti. Celui-ci s'engage-t-il dans la voie de la protection... Harding de devenir aussitôt protectionniste. Que le parti républicain vienne à pencher en faveur de la levée du droit de péage, qu'il frappe les navires américains remontant le canal de Panama, tout de suite Harding partage cette manière de voir. Et si Rootrompt bruyamment avec le parti, voilà notre homme tout aussi choqué de cette conduite que le seraient les mères de famille de sa province en présence d'une infraction au septième commandement.

Une telle discipline n'exclut pas la personnalité. Le Président Harding est jaloux de son autorité. Il ne permettrait pas qu'on lui imposât, à tout le moins ostensiblement, une orientation quelconque. Aux yeux du public surtout, il tient à garder entier son prestige. Si l'idée d'arrêter le procédé de source impersonnelle, de son parti, par exemple, Harding ne bronche pas. Mais il n'admettrait pas qu'on dise qu'il a agi sur les conseils d'un Daugherty, d'un Lodge ou d'un Knox. Toutefois, son désir d'avoir l'approbation des meilleurs esprits (best minds) et de trouver parmi eux des collaborateurs, l'a amené à former le ministère le plus fort, le plus puissant que Washington ait encore vu depuis une génération.

Tel est, dans l'ensemble, le Harding que nous dépeint le livre: The Mirrors of Washington. Le succès de cet ouvrage a été considérable dans les deux pays de langue anglaise, aussi faut-il croire que, si le portrait qu'il nous trace du Président des Etats-Unis, n'est pas entièrement vrai, du moins il est tout à fait du goût du public.—S. R.

La France Emprunte

8 MILLIARDS POUR BOUCLER SON BUDGET DE 1922

Paris, 24.—Le gouvernement français a autorisé le Crédit National à lancer un emprunt de huit milliards de francs, afin de couvrir les dépenses du budget extraordinaire de 1922 pour la reconstruction, les pensions et les frais de l'armée d'occupation.

Le ministre des finances, M. de Lasteyrie, a dit à la Chambre des Députés que, suivant les termes du traité de Versailles, ces dépenses étaient recouvrables de l'Allemagne.

Le ministre des finances est d'avis que de nouvelles émissions de bons du trésor, à six pour cent, sont aussi nécessaires pour équilibrer le budget.

"Je reconnais que cette politique d'emprunt est déplorable, dit-il, mais dans les difficultés au milieu desquelles nous nous trouvons, c'est l'unique solution, sauf celle de forcer l'Allemagne à payer tout ce qu'elle nous doit, remplissant ainsi ses promesses conformément au traité de Versailles."

La somme totale imposable à l'Allemagne d'après le traité est de 13,500,000,000 de francs. La Chambre, sans scrutin, a finalement adopté le budget extraordinaire.

Un emprunt de deux cents millions de francs, à 6%, va aussi être incessamment lancé, dont le but sera la reconstruction de 3000 églises. Il s'agit ici d'un emprunt lancé par le clergé français et garanti par le gouvernement de la république.